

En atelier d'écriture aussi...

PAR FRANÇOIS BON

En guise de prolongement à ce dossier, François Bon, écrivain, essayiste – son dernier ouvrage *Après le livre* est une contribution précieuse sur le sujet qui nous occupe – et éditeur en ligne, s'appuie sur son expérience, très riche, d'animateur d'ateliers avec des jeunes pour inciter les professionnels concernés à explorer les ressources formidables offertes par les outils numériques pour animer de façon créative des activités d'écriture d'un nouveau type et les publier. Son témoignage nourri par sa pratique devrait nous permettre de surmonter un peu nos appréhensions...



François Bon
 écrivain. Publie son premier
 livre *Sortie d'usine*, aux
 éditions de Minit, en 1982.
 En 2011, il publie *Après le livre*
 (version imprimée aux
 éditions du Seuil et version
 numérique sur publie.net),
 un essai sur la mutation
 numérique du livre.
 Se consacre principalement
 à son site tierslivre.net et à
 la plateforme d'édition
 numérique publie.net.
 Enseigne l'écriture créative,
 notamment à Sciences Po
 Paris.



www

Pour prolonger la lecture
 de ce numéro
www.tierslivre.net
www.publie.net

Ça s'est fait progressivement : je revois, dans un lycée professionnel de Pantin, en 2006, les élèves commencer à filmer la lecture d'un de leurs copains sur un téléphone portable. Mais tout était là : un outil individuel devenait outil de valorisation symbolique, et dont le texte pouvait alors profiter.

Dès ces années-là, l'ordinateur avait acquis ce statut – entrant dans les foyers, il est devenu un outil pratique mais aussi un vecteur d'expression de la chose publique, beaucoup plus que le journal, et bientôt autant que la télévision. Il est commun, au sens strict : présent désormais dans toutes les maisons et appartements.

L'autre constat, en 2007, toujours à Pantin, mais cette fois dans un centre d'apprentissage avec des garçons mécaniciens et des filles coiffeuses c'est la reconnaissance de l'ordinateur comme outil d'écriture : on écrit dans la forme même de l'écriture en disposant de l'autorité de publication, et l'on est débarrassé de la maladresse manuscrite. Souvenir en 2009, à Bagnolet, avec un petit groupe d'enfants en grande difficulté scolaire, de celui qui s'était mis à répéter sur écran le mot MOI avec des polices de taille croissante, jusqu'à l'occupation totale de l'écran. Ou la semaine dernière, en atelier dans un foyer à Fontevraud avec Claude Ponti et un groupe d'enfants en maltraitance, celle qui voulait qu'on ajoute WANTED au texte qu'elle avait composé, et sa surprise qu'on en ait fait une affiche, pour marquer ce changement de statut.

En fac et au lycée, on a vu aussi se faire progressivement la bascule : pendant des années, je prenais les textes écrits à la main par les participants, et les leur restituais mis en pages et imprimés. Nouvelle étape : je pose la condition préalable qu'ils m'envoient, d'une séance à l'autre, leur texte écrit par e-mail et je les rassemble en corpus. Mais on est toujours dans cette phase où le processus informatique dédouble ce qu'on faisait auparavant.

Depuis quelques années on a la possibilité de travailler directement dans une salle informatique. En fac, ils sont habitués, chacun a au minimum sa clé USB où sont stockées ses activités dans les divers cours et TD, ainsi que son identifiant de connexion. C'est moins évident pour moi : l'ergonomie corporelle est très éloignée de la souplesse et de l'intimité qu'on adopte dans l'écriture manuelle (et que l'ordinateur portable accepte aussi). Rien de plus ingrat pour l'écriture de création que ces claviers du type bureau.

Reste qu'à chaque époque, la littérature s'est développée dans une relation étroite avec les formes dominantes de circulation des écritures privées d'une part, et des modes de publication d'autre part. Le roman épistolaire, ou les formats successifs du roman dans le passage du cabinet de lecture à l'avènement de la presse et du feuilleton en sont des exemples. En travaillant directement sur ordinateur, la prise d'écriture se fait d'emblée dans un espace où elle dialogue avec les formes de l'écriture privée (e-mail) et les formes de la publication (l'ordinateur comme média documentaire).

Dans la nécessité où nous sommes de créer aujourd'hui des repères pour enseigner la culture numérique – non pas pour apprendre comment on s'en sert, mais comment et pourquoi on s'en sert – on peut initier, même à partir d'une base aussi simple, un certain nombre de fondamentaux : le

←
 François Bon,
 © DR Albin-Michel 2007

←
 2012 avec Claude Ponti à
 Fontevraud /Laissez votre appareil
 numérique aux enfants.

←
 Bandeau du site
www.tierslivre.net

La première autorisation nouvelle, c'est celle de la publication immédiate : les outils très simples de la publication sur un blog font partie, sans même qu'on ait à intervenir, de la culture numérique partagée, dès l'âge du collègue.

texte comme base de données, les métadonnées associées, la réflexion sur le masque graphique.

Étonnant par exemple comme notre habitude de la typographie moderne (60 caractères par ligne, maximum) nous induit à privilégier la lecture en mode portrait, alors que les habitudes de messagerie instantanée des jeunes (du type MSN) les ont familiarisés à des lignes de la largeur de l'écran.

Étonnante aussi leur adaptation au multi-fenêtrage : il n'est plus question aujourd'hui d'y voir un indice de dispersion ou de zapping. Photographies lors de visites de maisons d'écrivain ou photographies de là où ils vivent, l'appareil de musique à proximité ou le journal posé sur le coin de la table, une photo posée devant le cahier où l'on écrivait... tout cela s'est condensé dans l'espace de travail qu'est l'ordinateur - y compris les livres et la bibliothèque, le dictionnaire et la documentation.

Et cela continue d'évoluer. Ainsi des téléphones utilisés discrètement sous la table pour une production continue de SMS, une situation depuis longtemps acceptée dans le jeu social de la classe - vingt ans plus tôt on connaissait déjà l'art de ces messages sur des bouts de papier roulés en boule. Désormais, à Sciences Po, où chacun est muni de son propre ordinateur portable, il semble admis que le téléphone soit posé en évidence contre l'écran.

Ce ne sont pas des détails. La littérature c'est le langage mis en réflexion. De la mise en place de ce processus réflexif naît son usage artistique, ou ce processus poussé jusqu'à l'autonomie. Pour le signifier de façon vivante, à nous de l'implanter sur le lieu même des pratiques symboliques du langage.

Et ce n'est pas renoncer, ni à la langue, ni à son patrimoine et sa transmission. Mais pour cela, à nous de construire, avec le même soin qu'avant l'ordinateur dans l'écosystème très complexe que constituaient le cahier et le livre, les exercices qui vont y faire naître récit et poème, la langue dans son intensité et ses fonctions littéraires les plus originelles. Et la première autorisation nouvelle, c'est celle de la publication immédiate : les outils très simples de la publication sur un blog font partie, sans même qu'on ait à intervenir, de la culture numérique partagée, dès l'âge du collègue. Nous autorisant en retour à utiliser la propre matière du groupe comme point de départ pour de nouvelles écritures.

Ainsi, si l'on consacre une séance d'atelier aux objets urbains pauvres - quelque soit le public - chacun aura à sa disposition la recherche sur Google Street ou Google Earth pour documenter celle-ci, y compris avec les liens externes le concernant. Mais la semaine suivante, je peux demander au même groupe que chacun investisse l'un de ces textes - dont l'auteur était le seul à connaître le réel référent - pour construire une biographie fictive. Les quinze textes de la classe et les quinze biographies fictives de la séance suivante vont alors dessiner un tissu de liens (plusieurs biographies peuvent surgir à partir d'un même texte de départ, et chaque texte source intégrera les liens vers les biographies qui s'y réfèrent), construisant un objet-texte autonome, avec ses propres critères de navigation. Alors on commence à voir la fiction se détacher du livre.

L'utilisation de séquences et de variations était déjà un vecteur pédagogique important pour la construction de récit - c'est d'ailleurs une forme qui renvoie à de nombreux précédents littéraires. J'utilise par exemple un

texte de Jacques Roubaud – une scène quotidienne dans un café de la rue d'Amsterdam – mais dont l'auteur a produit deux variations presque identiques. Belle proposition en soi. Dans un deuxième temps chacun va ajouter ses propres variations, via l'espace « commentaires », à la proposition des autres participants. Un exercice très riche par rapport à ce qui lie la fiction au réel.

La notion d'écriture collective n'est pas née non plus avec le numérique. Mais, comme la recherche scientifique ou le spectacle vivant, la littérature n'échappe pas – quitte à maltraiter un peu le statut symbolique de l'auteur, hérité du XIX^e siècle – à cette bascule vers le collectif. Si Google a racheté EtherPad pour l'inclure aux fonctions de GoogleDoc, les variantes pédagogiques qui se sont développées, comme PrimaryPad, permettent, si on le souhaite, d'écrire à vingt sur la même page, simultanément. Et en bénéficiant d'un environnement complexe : messages privés vers les autres intervenants, reconnaissance par couleur des interventions de chacun. Une fois passée la surprise de l'appropriation, cela restera un temps fort dans l'appropriation du support numérique.

Pas de conclusion, sauf que cette invention d'un corpus neuf d'activités – susceptible de faire le passage vers une écriture contemporaine, en lien avec des enjeux très actuels, et, via le support même, une forme d'intimité de l'écriture – il nous appartient de la construire, de la thésauriser, et d'en faire, à notre tour, un corpus transmissible.

Pas de conclusion, sauf qu'il n'y a aucun renoncement, aucune perte à aller travailler là. Même si cela affecte en profondeur l'histoire – qui a été elle-même constamment mouvante – de l'écosystème entre écriture personnelle et vecteurs de publication : la permanence et la technicité de l'imprimerie séparaient en effet cette instance de publication du temps de l'atelier, quand aujourd'hui le web nous permet de l'y inclure.

Pas de conclusion, sauf que nous avons l'immense chance d'être nous-mêmes immergés dans le cœur sismique de cette bascule – les étudiants qui arrivent en première année de fac, avec ce que l'on peut en induire concernant les collégiens ou les plus jeunes, sont, pour la première fois, ceux qui n'ont jamais connu le monde sans Internet.

« Je me suis vu dans Google », disait à Claude Ponti la semaine dernière l'un de ces enfants du foyer de Saumur – l'écriture web et la publication réseau nous donnent des armes que l'ancienne hiérarchisation de l'écrire-publier ne nous fournissait pas, pour rehausser l'enjeu même de la littérature, en tant que fonction, saut et conquête. Ne le manquons pas. ●

« Je me suis vu dans Google », disait à Claude Ponti la semaine dernière l'un de ces enfants du foyer de Saumur.